LA TRADUCTION FÉMINISTE AU CANADA ET LES THÉORIES POSTCOLONIALES : UNE INFLUENCE RÉCIPROQUE?

Anne MALENA[1] et Julie TARIF[2]

Abstract: Through examining and translating some of the work by Canadian feminist translators, such as Barbara Godard and Sherry Simon, we develop two avenues of inquiry: first, we examine how their theories of subjectivity and production came from the practice of literary *écriture feminine*; second, we suggest that in translation studies, feminist voices were echoing postcolonial voices rising at the same time. We want to show that, in the political and cultural context of Canada, and more precisely of Québec, feminist voices provide the prolegomena of a theory of liberation for the feminine and postcolonial subject from the masculine hegemony in literary institutions.

Keywords: traductologie, féminismes et postcolonialisme, Canada/Québec, sujet de discours, autonomie.

Introduction

Dans son dernier livre, *Translation*, Susan Bassnett souligne que les voix les plus novatrices à propos des questions de *gender* en traductologie se sont élevées au Canada. Parmi ces voix, celles de Barbara Godard et Sherry Simon sont des plus remarquables. Pourtant, au cours des années 1990, elles ont embrassé de nouveaux domaines de recherche : la première s'est concentrée sur les conséquences de la colonisation pour les populations autochtones ; la seconde s'est intéressée à la migration et au phénomène des villes en traduction, c'est-à-dire aux échanges interculturels qui animent certains espaces urbains postcoloniaux à travers le monde. Notre intention est de mettre au jour la logique sous-jacente à ce changement d'orientation et de souligner les liens entre ces voix féministes, leur projet traductologique, et les théories postcoloniales.

En examinant et en traduisant certaines de ces voix féministes et postcoloniales en français, nous voulons aider à leur circulation interculturelle et démontrer qu'elles se sont prêtées à l'élaboration de théories portant sur les possibilités d'émancipation du sujet à la fois féminin et colonial hors de la prison où l'avaient maintenu les discours patriarcal et colonialiste. Notre étude s'orientera selon deux grands axes d'analyse : premièrement, nous explorerons

[1] University of Alberta, Canada, amalena@ualberta.ca.
[2] University of Alberta et TRACT (Prismes, EA 4398, Sorbonne Nouvelle), jtarif@ualberta.ca.

BDD-A23050 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.239 (2026-11-04 07:28:28 UTC)

les notions de subjectivité et de production ; deuxièmement, nous démontrerons que les voix féministes en traductologie font écho aux voix postcoloniales qui commençaient en même temps à résonner à travers le monde.

La traduction est féminine

Dans son article « The Metaphorics of Translation », Lori Chamberlain creuse un concept qu'elle considère négligé par la critique : la projection de clichés sexistes sur la poétique du traduire. Elle ouvre ainsi la voie à Simon, qui la cite dans son ouvrage *Gender in Translation.* Toutes deux s'intéressent effectivement dans leurs travaux respectifs à la dialectique masculin/féminin entourant l'acte de traduire dans les discours sur la traduction. Il résulte de cette dialectique une opposition binaire, procédant d'un jugement de valeur sexiste ; le traducteur est plutôt du côté du pôle masculin, le produit fini plutôt du côté du pôle féminin : « l'original est vu comme masculin, puissant et créateur, la traduction elle comme féminine, plus faible et moindre[3] » (Simon, 1996 : 1, c'est nous qui traduisons[4]). Simon entame son ouvrage en dénonçant cette analogie et en utilisant une image révélatrice, celle d'un legs négatif : « Parce qu'elles sont nécessairement "*déficientes*" toutes les traductions sont "*associées au féminin*". Dans cette équation à l'emporte-pièce, John Florio (1603) condense un *héritage* marqué du sceau de […] l'infériorité.[5] » (*loc. cit.*, cns). Cette notion de legs est signifiante puisque, comme Simon et Chamberlain le démontrent, les rapports entre traducteur et texte traduit restent emprisonnés dans des analogies qui ont trait aux liens familiaux ou matrimoniaux, des liens qui appelleront le sujet féminin à formuler une position autonome.

Le point de départ de Chamberlain pour appuyer sa démonstration d'une sexualisation de la traduction est l'aphorisme des « belles infidèles », une autre équation unilatérale sexiste également rappelée par Simon, et dont Chamberlain souligne la persistance au fil des siècles ; et pour cause :

> […] ce qui lui donne un air de vérité c'est *qu'elle cristallise une collusion culturelle entre les questions de fidélité en traduction et dans le mariage.* Pour les belles infidèles, la fidélité est définie par un contrat implicite entre traduction (la femme) et original (l'époux, le père, ou l'auteur).[6] (Chamberlain, 1988 : 456, cns)

[3] « […] the original is considered the strong generative male, the translation the weaker and derivative female. » (cnt).

[4] Par souci de concision et de clarté, dans le reste de cet article « c'est nous qui traduisons » sera abrégé en « cnt » et c'est nous qui soulignons pas « cns ».

[5] « Because they are necessarily "defective" all translations are "reputed females." In this neat equation, John Florio (1603) summarizes a heritage of […] inferiority. » (cnt).

[6] « […] what gives it the appearance of truth is that it has captured a cultural complicity between the issues of fidelity in translation and in marriage. For les belles infidèles, fidelity is defined by an implicit contract between translation (as woman) and original (as husband, father, or author). » (cnt).

BDD-A23050 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.239 (2026-11-04 07:28:28 UTC)

Cette vision condamne d'emblée la traduction, tandis qu'elle exonère le texte original : la traduction porte en son sein la lettre *A* et peut seule être coupable. Mais qu'en est-il du traducteur, de la traductrice, cette autre figure qui s'immisce entre original et traduction, et qui fait entendre sa voix dans ce ménage à trois ?

Cette figure trouve sa place dans l'argumentaire de Chamberlain, qui s'intéresse à la représentation de l'acte de traduire et de son agent apparaissant dans certains discours sur la traduction. Cette analyse, pour dépeindre le lien qui se tisse entre l'auteur du texte de départ et le traducteur, est traversée par la métaphore du coup d'État et se fait le miroir, en négatif, de la vision paternaliste qui transparait dans les textes choisis par l'auteure pour illustrer son propos. Ainsi, pour reprendre des termes clés utilisés par Chamberlain, il se produit une « lutte » (*loc. cit.*) entre le père du texte et le traducteur, qui va « usurper » (*loc. cit.*) l'identité de ce père et « déposer » (*loc. cit.*) celui-ci dans une image symbolique de « destitution silencieuse », une passation de pouvoir dans une violence sympathique, adjectif à comprendre au sens premier du terme ; une passation de pouvoir qui peut néanmoins aussi être teintée de violence (*ibid.* : 462).

Toujours est-il que, si dans ces discours androcentriques que cite Chamberlain, l'auteur et le traducteur sont envisagés comme étant masculins, le texte traduit et la langue sont eux vus comme essentiellement féminins, dans une représentation très stéréotypée de la femme, figure chaste ou infidèle. Le texte femme est alors à la merci du traducteur qui peut jouer le rôle du père incestueux ou de l'amant dans une relation érotisée où elle se laisse alors volontiers embellir : « Le texte de l'auteur, à présent dans la position de la maîtresse, est flatté et séduit par les attentions du traducteur, et se prête alors volontiers au projet qui vise à l'embellir et, assurément, à la rendre infidèle.[7] » (*ibid.* : 458). Volontiers ou pas, puisque cette relation entre masculin et féminin dans laquelle le traducteur est investi de tous les pouvoirs peut être une relation non consentie lors de laquelle le traducteur s'approprie violemment le *corps du texte* et le fertilise de sa semence, revêtant ainsi le rôle du géniteur, du créateur par excellence, légitimant de fait son texte-progéniture.

Plus largement, Chamberlain souligne que ce discours métaphorique au creux des discours sur la traduction est symptomatique des relations de pouvoir qui se jouent dans le monde occidental et qui sont liées aux valeurs antagonistes associées aux deux notions de production et de reproduction : « ce que le traducteur revendique est précisément le droit de paternité ; il revendique un phallus parce que c'est la seule façon, selon le code patriarcal, de rendre le texte légitime[8] » (*ibid.* : 466). Le texte traduit, second, féminin, est potentiellement

[7] « The author-text, now a mistress, is flattered and seduced by the translator's attentions, becoming a willing collaborator in the project to make herself beautiful-and, no doubt, unfaithful. » (cnt).

[8] « In the metaphoric system examined here, what the translator claims for "himself" is precisely the right of paternity; he claims a phallus because this is the only way, in a patriarchal code, to claim legitimacy for the text. » (cns).

BDD-A23050 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.239 (2026-11-04 07:28:28 UTC)

infidèle et dès lors menaçant par rapport aux codes établis, cela du fait de son côté subversif, carnavalesque, brouillant les codes et la frontière entre production et reproduction, renversant le rapport de domination qui régule la relation traducteur/texte traduit, « émasculant », « castrant » le traducteur.

Cette représentation métaphorique de l'acte traductif en termes de genre, et selon une vision très polarisée et stéréotypée rejoint la vision phallocentrique qui relègue le féminin en bas de l'échelle et contre laquelle le mouvement féministe s'est donné comme mission de se prononcer et de se rebeller. La partie suivante présentera ainsi les arguments sur la nécessité au sein de ce mouvement de concevoir le sujet féminin de façon autonome, une question qui se posera aussi pour le sujet postcolonial.

Le sujet féminin

Il émerge d'une étude des discours féministes des années 1980 qu'écrivaines[9] et critiques en sont vite venues à saisir la nécessité de théoriser la subjectivité féminine afin de libérer la femme de sa subjection au patriarcat. En littérature, et de façon remarquable au Canada et au Québec, en traduction et en traductologie, cette notion venait à contre-courant des théories littéraires de l'époque, qui proclamaient la mort de l'auteur et la primauté du texte comme objet d'analyse. En effet, comment les écrivaines pouvaient-elles accepter leur propre effacement au moment où elles commençaient à découvrir qu'elles n'avaient jamais été reconnues à part entière en tant qu'auteures et qu'elles avaient toujours dû avoir recours aux subterfuges offerts par les pseudonymes ou la traduction pour se faire entendre ? Certaines auteures commencèrent à explorer la notion de femme, d'abord en tant que sujet de discours, puis ensuite, en tant que sujet socio-historique, politique et culturel à part entière, distinct, mais égal à l'homme. Il s'agissait au début de comprendre comment la femme avait été exclue du domaine public, ou, au mieux, marginalisée par rapport à la société, reléguée au domaine privé, réduite au silence ; il fallait aussi examiner comment elle avait su résister et laissé ses traces d'auteure et de traductrice à chaque époque, ainsi que maints exemples découverts et célébrés par les recherches féministes qui commençaient à le prouver.

Il n'est pas surprenant que les premiers écrits d'écrivaines québécoises, cherchant à comprendre leur propre marginalisation au sein d'une société en pleine ébullition linguistique, culturelle et politique au lendemain de la Révolution tranquille, aient été de nature formaliste. Pour cette raison, nous jugeons utile de retracer brièvement les grands moments des théories portant sur la subjectivité pour mieux saisir les courants qui menèrent remarquablement vite à l'élaboration de théories féministes et postcoloniales. Dans un chapitre intitulé « Le langage et l'expérience humaine », Émile Benveniste fait la déclaration suivante : « Tout homme [sic] se pose dans son individualité en tant

[9] Dorénavant, notre choix du féminin pour « écrivaine » et autres désignations sera délibéré, étant donné notre position féministe.

BDD-A23050 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.239 (2026-11-04 07:28:28 UTC)

que *moi* par rapport à *toi* et *lui* » (Benveniste, 1974 : 67). La lectrice remarque d'emblée deux choses : premièrement, que la langue française renforce l'ordre social en prononçant le masculin la norme, ce que nous soulignons par l'insertion d'un [sic] ludique, et deuxièmement, que, malgré le geste bienvenu de la part d'un linguiste reconnu en tant que marxiste d'associer le *je* à une réciprocité inévitable, la femme ou *elle* semble exclue de ces relations. En empruntant une des stratégies féministes dont il sera question ci-dessous, la traduction intralinguale et interventionniste de cette assertion révèle un problème : « Toute femme se pose dans son individualité en tant que *moi* par rapport à *toi* et à *elle* ». Une auteure serait-elle ainsi condamnée à un séparatisme absolu par un acte discursif visant à corriger l'invisibilité dans laquelle l'ordre social la relègue ? Cette question n'était nullement oiseuse dans la société québécoise puisque plusieurs écrivaines, lesbiennes ou non, formulèrent des théories lesbiennes d'écriture. Benveniste poursuit : « Dès que le pronom *je* apparaît dans un énoncé où il évoque — explicitement ou non — le pronom *tu* pour s'opposer ensemble à *il*, une expérience humaine s'instaure à neuf et dévoile l'instrument linguistique qui la fonde » (*loc. cit.*). Pour lui, cet acte est « l'actualisation d'une expérience essentielle […] à partir de laquelle se détermine la possibilité même du discours » (*ibid.* : 68). Selon lui, toute personne qui utilise le pronom *je* en français, ou son équivalent dans d'autres langues, se pose elle-même en tant que sujet de discours et pose en même temps le *tu* de l'interlocuteur ou de l'interlocutrice et la troisième personne en tant qu'objet possible du dialogue. La subjectivité humaine est un fait de discours indéniable qui, en soi, n'exclut pas la femme. Kaja Silverman amplifiera la théorie de Benveniste en démontrant, à partir de principes tirés d'Althusser et de Lacan, que le discours d'où émerge la subjectivité est activé par « un système de signes qui préexiste l'individu/e et qui détermine son identité culturelle » (Silverman, 1983 : 52).

Godard s'intéresse de son côté à la représentation anthropologique de la position du sujet féminin au sein de la société patriarcale. Elle retrace la logique du système des relations parentales, telle qu'expliquée par Claude Lévi-Strauss, où la femme figure en tant qu'objet d'échange et explique que ce système instaure les relations sexuelles et l'institution de la subjectivité à travers la prohibition de l'inceste (Godard, 1991 : 88). La traductologue démontre que, chez Simone de Beauvoir, les relations d'échange entre les hommes et les femmes ne sont pas réciproques et que la subjectivité non plus n'est pas réversible entre les hommes et les femmes, créant ainsi une situation d'exogamie pour les femmes (*ibid.* : 92). Elle en vient ensuite aux théories avancées par Luce Irigaray qui insiste sur la nécessité de créer un discours sexué représentant la subjectivité féminine comme étant différente de celle des hommes. Godard s'inspire de *Sexes et parenté* (1987) : « Comment remodeler les langages existants pour donner lieu à une culture sexuée ? C'est l'enjeu de mes recherches » (cité dans (*ibid.* : 94). Dans l'analyse de l'antre de Platon au centre de *Speculum de l'autre femme* (1974), Irigaray joue sur les mots et explique que cette enceinte fonctionne

BDD-A23050 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.239 (2026-11-04 07:28:28 UTC)

comme une fermeture plutôt qu'un espace matriciel de création et de transformation : « Tout se joue entre répétition et représentation, ou reproduction », et Godard de résumer: « C'est un système de reproduction, de répétition, de ressemblance, du propre – logocentrisme – pas un système d'interrelations[10] » (*ibid.* : 96). Cette logique patriarcale du même enferme donc la femme dans ce système de reproduction, ce qui rejoint la perspective de Chamberlain : le patriarcat ne pouvant reconnaître que la capacité féminine pour la reproduction, il est évident que l'écriture est l'apanage de l'homme en tant qu'activité primaire et la traduction celui de la femme, vu sa nature secondaire. Selon Godard, Irigaray a recours aux principes métonymiques pour s'opposer à la métaphore de Platon en recommandant que la femme s'approprie les représentations dont elle est l'objet dans l'ordre symbolique afin de les examiner en tant que sujet du discours et les transformer en signes marqués par la *différance* vers une nouvelle économie des fluides (*ibid.* : 98-104). Fluidité évoque pluralité, donc polysémie, instabilité du sens et possibilités multiples d'interprétation. Tel que l'illustre elle-même Irigaray dans son écriture, c'est par le jeu que les voix féminines et féministes, aussi reliées entre elles par la logique de la métonymie, parviennent à défaire le *logos* et inventer un discours nouveau pour projeter leur subjectivité plurielle. En traduction aussi, il s'agit pour la traductrice, au-delà de son activité traduisante axée sur un *telos* politique, de se réapproprier une juste place en tant que sujet autonome de discours, jusque-là réduit au silence et à l'invisibilité au sein des relations sociales imposées par le patriarcat. Godard sera en fait une des premières à allier la pratique à la théorie en traduisant Nicole Brossard, selon des stratégies examinées dans la section suivante.

Les voix féministes : « Quand *traduire* c'est faire »[11]

Parce que le discours autour de la traduction est le théâtre de considérations sur le genre, il appelle les féministes à y inscrire leur *réflexion*, à comprendre selon les deux acceptions du terme, c'est-à-dire au sens premier, mais également au sens d'*image*. La traduction devient alors un lieu privilégié de libération de la femme, comme le langage de façon générale. C'est un nouvel espace de libération, au même titre que la revue *Tessera*, créée à cette époque par certaines féministes des *deux solitudes,* c'est-à-dire du Canada anglophone et du Québec, Barbara Godard, Daphne Marlatt, Kathy Mezei and Gail Scott. La traduction féministe devient un moyen de s'écrire dans un projet auto-réflexif, d'inscrire son existence, son identité. Et quelle meilleure façon d'inscrire son identité au cœur d'un texte que d'y faire entendre sa voix ou d'y apposer sa signature, comme c'est le projet pour la traduction féministe ? En effet, ces deux marqueurs identitaires par excellence sont évoqués dans le projet de traduction féministe. La traductrice se fait entendre dans son texte qualifié de

[10] «... a system of reproduction, repetition, of likeness, of the "propre" – logocentrism – not a system of interrelations. » (cnt).
[11] Nous faisons ici allusion à l'ouvrage de John Langshaw Austin : *Quand dire c'est faire*.

BDD-A23050 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.239 (2026-11-04 07:28:28 UTC)

« polyphonique » par Godard (1989 : 49), et ce au même titre que l'auteure, très souvent d'ailleurs dans un projet collaboratif à deux voix, comme l'*Amèr* par exemple, de Godard et de Brossard. Elle figure également dans le texte symboliquement par sa signature « dans les italiques, les notes de bas de page, voire dans la préface[12] » (Godard, 1989 : 50). Elle redessine son identité hors du cadre du discours androcentrique, devient agente, sujet à part entière et se met en scène littéralement dans ce processus qui est assimilé par Godard à « un mode de représentation » (cité dans Bertacco, 2003 : 238).

Mais cette signature n'est pas seulement une façon de marquer le texte de son empreinte, c'est aussi un geste symbolique fort où la traductrice se pose en maîtresse dans un projet plus vaste qui vise à rétablir son autorité selon les ambitions féministes. Pour ce faire, les voix féministes en traduction s'approprient le discours patriarcal et modifient les règles du je(u). La notion de *jeu* en lien avec ce processus d'affirmation de soi, déjà mentionnée dans la partie précédente, est fondamentale pour bien cerner le projet traductif féministe. Celui-ci, d'une part, *se joue* littéralement du discours dominant : le féminin parle dans le texte féministe, qu'il soit original ou traduction, par le biais de jeux de mots. En guise d'illustration, nous pouvons rappeler Betsy Wing, qui rend les jeux sur le signifiant d'Hélène Cixous par un phénomène d'*accrétion*, traduisant, par exemple, « dépenser » par « *to spend* » et « *to unthink* » (*ibid.* : 94). D'autre part, le projet traductif féministe fait travailler la langue et profite du *jeu* produit, au sens d'espace, pour s'y inscrire, ce que prône le mouvement féministe : « […] il fallait défaire le "langage patriarcal" conventionnel et prescriptif pour permettre aux mots des femmes de prendre forme, de *trouver un espace* et d'être entendus.[13] » (von Flotow, 1991 : 73, cns). Nous noterons, par ailleurs, que Godard exploite cette idée au sens propre lorsqu'elle laisse un espace libre entre certaines lettres d'un même mot dans sa traduction de Nicole Brossard (Simon, 1996 : 25).

Plus précisément, « comme l'écriture au féminin, dont elle est tributaire, la traduction au féminin se présente comme une activité politique visant à faire apparaître et vivre les femmes dans la langue et dans le monde. » (Lotbinière-Harwood citée par Wheeler, 2003 : 433) Ceci implique de s'inscrire en faux contre le discours dominant. Il s'agit donc de renverser le système oppresseur en faisant siennes les armes de ce dernier, ce que montre très bien le titre choisi par Susanne de Lotbinière-Harwood pour un de ses textes : *Re-belle et infidèle*. Le moyen d'action privilégié est ainsi l'écriture parodique, la répétition avec variation. Le projet féministe vise à redéfinir l'essence même de l'acte traductif en ses propres termes. Aussi, l'esthétique proposée est-elle une esthétique de la visibilité et de la différence, une esthétique qui voit la traduction comme un processus productif qui fait parler le féminin. Cette position de traduction

[12] « The feminist translator immodestly flaunts her signature in italics, in footnotes – even in a preface. » (cnt).

[13] « […] conventional and prescriptive « patriarchal language » had to be undone in order for women's words to develop, find a space and be heard. » (cnt).

BDD-A23050 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.239 (2026-11-04 07:28:28 UTC)

comme re-création n'est pas sans rappeler ce que nous avons évoqué dans la première partie, à cela près que la métaphore masculine n'a plus de raison d'être.

Le projet traductif féministe est théorisé au travers d'un nouveau métalangage, comme corrélat objectif, pourrait-on dire, de la productivité de ce projet et du potentiel créateur de la subjectivité féminine. Ainsi, par exemple, cette idée de production de sens, associée aux notions de transformation et de « performance » au sens anglais du terme, a-t-elle donné naissance au mot-valise de « transformance » (Godard, 1989 : 46), terme forgé par Godard. Dans le même ordre d'idées, cette dernière parle de « *womanhandling* of the text » (*ibid.* : 50) et redéfinit la théorie traductive selon le terme de « trans(dance)form » (*ibid.* : 42). Cette redéfinition de la traduction et du rôle de la traductrice affichée par le biais de la néologie lexicale s'accomplit aussi par le biais de la néologie sémantique : la notion de « fidélité » se trouve réévaluée et mesurée à l'aune du sujet traducteur (Simon, 1996 : 12) dans un projet que nous pourrions nommer « gynotraduction ».

Cette approche traductive innovante rejoint la théorie traductologique du *Skopos* développée dans les mêmes années si l'on considère que « […] c'est un phénomène intimement lié à une pratique d'écriture particulière dans un environnement idéologique spécifique, et le résultat d'une conjoncture sociale spécifique[14] » (von Flotow, 1991 : 74). Dans ce projet traductif fonctionnaliste, la traduction devient un outil et n'est pas une fin en soi : « La traduction est figurée comme un acte iconoclaste de repossession qui réécrit une culture source pour créer quelque chose de radicalement nouveau qui renaît après une métamorphose[15] » (Godard citée par Wheeler, 2007 : 429). Ainsi qualifierons-nous de *performative*, au sens austinien du terme, la valeur que les féministes donnent à l'acte de traduire ; la traduction devient un mode d'action et n'est pas une simple représentation de la réalité :

> Les traducteurs […] peuvent utiliser la langue comme un moyen d'intervention culturel, et dans un effort pour modifier les expressions de la domination, que cela soit au niveau des concepts, de la syntaxe ou de la terminologie[16]. (Simon, 1996 : 8)

Du point de vue pratique, Luise von Flotow dresse une typologie des méthodes mises en place par les féministes. Elles sont au nombre de quatre : la supplémentation (visant à rendre visible ce qui était implicite), l'ajout de notes

[14] « […] it is a phenomenon intimately connected to a specific writing pratice in a specific ideological environment, the result of a specific social conjuncture. » (cns).

[15] « Translation is figured as an act of iconoclastic repossession that rewrites a source culture to create something radically new in a transformative afterlife. » (cnt).

[16] « Translators communicate, re-write, manipulate a text in order to make it available to a second language public. Thus they can use language as cultural intervention, as part of an effort to alter expressions of domination whether at the level of concepts, of syntax or of terminology. » (cnt).

BDD-A23050 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.239 (2026-11-04 07:28:28 UTC)

de bas de page, la rédaction d'une préface et le « hijacking »[17] ou « détournement » (cnt). À partir de là, au même titre qu'un acte de langage, certaines conditions semblent requises pour garantir le succès du processus de traduction féministe. Il se dégage effectivement de l'analyse de Simon l'idée de traduction féministe plus ou moins heureuse, plus ou moins réussie. Dans l'idéal, celle-ci sera le résultat d'un projet commun entre texte, auteure et traductrice (*ibid.* : 15), un travail à quatre mains, en quelque sorte, ou *diglossique*, pour reprendre l'idée de « deux bouches qui s'expriment » utilisée par de Lotbinière-Harwood (citée dans Wheeler, 2007 : 437). Ces conditions de félicité, pour reprendre la typologie austinienne, s'appliquent clairement à ce projet puisque « La traduction féministe implique d'étendre et de développer l'intention du texte original, et non de le déformer. Voilà pourquoi *les exemples les plus réussis d'une telle pratique* sont visibles lorsque texte et projet traductif se rencontrent[18] » (Simon, 1996 : 15, cns). D'ailleurs, Simon poursuit en utilisant elle-même ce terme de « félicité » pour qualifier le succès que rencontre « le projet de traduction féministe lorsque les deux textes procèdent eux-mêmes de pratiques novatrices[19] ». Il est intéressant de noter également qu'il est question de « sympathie » (*ibid.* : 28) entre texte et traductrice, une réappropriation d'un motif utilisé par le système oppresseur.

L'écriture féministe est ainsi la réponse opposée à un système oppresseur, tout comme la littérature postcoloniale, qui va nous intéresser à présent. Au-delà de la traduction, l'écriture postcoloniale et l'écriture féministe ont connu un destin similaire de marginalisation par rapport à la grande littérature. Mais ces *affinités* ne s'arrêtent pas là. Du point de vue de la traduction, certaines voix féministes font écho aux théories postcoloniales sur le sujet colonisé et aux stratégies employées pour sa libération du carcan symbolique imposé par le colonialisme.

Les voix postcoloniales

Peut-être parce qu'on a pensé que c'était l'évidence même ou parce que les théories féministes ont évolué de façon parallèle aux théories postcoloniales, peu de critiques se sont penchés sur les liens qui existent entre les deux mouvements. Nous proposons donc un premier pas pour remédier à cette lacune en examinant en quoi la perspective qu'offrent les voix postcoloniales sur le sujet émergeant d'un passé colonial fait écho à celle des voix féministes sur le sujet féminin. Un texte clé pour l'étude postcoloniale de l'Inde, *Midnight's children*

[17] Terme péjoratif utilisé à l'encontre de la traduction féministe, que von Flotow se réapproprie, et supposant l'appropriation féministe d'un texte pour lequel l'auteur(e) n'avait pas forcément à l'origine d'ambition féministe (von Flotow, 1991 : 74-80).

[18] « Feminist translation implies extending and developing the intention of the original text, not deforming it. That is why the most successful examples of such practices are to be found in an appropriate match between text and translating project. » (cnt)

[19] « Where the feminist project of translation finds its most *felicitous* applications is in regard to texts which are themselves innovative practices. » (cns).

BDD-A23050 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.239 (2026-11-04 07:28:28 UTC)

de Salman Rushdie, est paru au début des années 1980, au moment où le féminisme était en pleine ébullition au Québec. Le but de cet article est donc de relever les liens conceptuels entre les voix féministes et les voix postcoloniales selon une perspective traductologique pour contribuer à une diffusion plus large de ces théories auprès d'un public francophone. Il faut noter également que la bifurcation de certaines critiques féministes québécoises importantes, notamment Godard et Simon, vers des études postcoloniales marque aussi une évolution dans leur pensée et un souci toujours grandissant de considérer la femme en tant que sujet historique, donc inséparable de son contexte socio-politique et de questions, entre autres, de classe, de race et d'âge.

Anne-Marie Wheeler, dans son étude sur le rôle de la traduction dans l'écriture de Brossard, prend soin de considérer l'œuvre de cette écrivaine dans le contexte politique et culturel du Québec au début des années 1980 qui « remit en question tous les systèmes (politique, linguistique, religieux) par lesquels les Québécoises et les Québécois se sentaient dominés[20] » (Wheeler, 2007 : 426). Elle démontre ainsi à quel point ce contexte était propice à la rupture d'un silence imposé par des voix théoriques qui s'élevaient à la fois contre des traditions ancrées dans un catholicisme opprimant et contre la dominance de l'anglais. C'est vers une publication plus tardive de Godard que se tourne Wheeler pour introduire l'idée de la traduction comme acte politique pour en souligner l'influence de Gramsci. Nous traduisons la pensée de Godard :

> La traduction négocie les relations d'autorité et de prestige entre les langues dans un mouvement continu de transformation. L'enjeu est la différence de l'effet d'un tel trafic dans les langues, suivant où l'on se situe par rapport aux axes du pouvoir et quelle est la direction du transfert – vers le bas, le haut ou latéralement – le long de la hiérarchie, selon si l'on traduit le sujet dans la langue de l'autre ou l'on traduit l'autre dans la langue du même, ou si l'on spécule sur la difficulté du passage. L'aliénation du sujet souverain par la reconnaissance du moi comme une espèce d'étranger par rapport à une maîtrise encore non réalisée diffère d'une traduction d'un autre moins puissant qui est transporté dans le même pour être aliéné de son moi par un geste impérialiste[21]. (Cité dans Wheeler, 2007 : 429)

[20] « The political and cultural context leading up to the 1980s called into question all the systems (political, linguistic, religious) by which the people of Québec felt dominated. » (cnt).

[21] « Translation negotiates relations of authority and prestige between languages in a continuous movement of transformation. At stake is the difference in effect of such traffic in languages, depending on where one is positioned within the axes of power, and on the direction of the transfer – downwards, upwards or horizontally – along the hierarchy, whether one translates the subject into the language of the other or translates the other into the language of the same, or speculates on the difficult work of the passage. The alienation of the sovereign subject through recognition of the self as a kind of foreigner in respect to a mastery one may yet attain differs from translation of the less powerful other who is transported into the same to be alienated from the self in an imperializing gesture. » (cnt).

BDD-A23050 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.239 (2026-11-04 07:28:28 UTC)

On remarque aisément le tour postcolonial que prend la théorie avancée par Godard : il est toujours question du sujet, mais cette fois du sujet qui subit la traduction et de la différence qui existe dans l'effet causé par l'acte de traduire, suivant si le sujet est au départ souverain ou non. Il est indéniable que la traduction transforme le sujet, mais les conséquences de cette transformation sont beaucoup plus graves dans le cas d'un sujet déjà dominé par les relations de pouvoir qui autorisent sa traduction. Tel qu'illustré par cette réflexion de Godard, le souci des écrivaines, traductrices et critiques au cours des années 1980 de dégager la subjectivité féminine du discours patriarcal devait nécessairement mener à une théorisation de l'autre. Si l'on repense à la position du sujet de discours, telle qu'articulée par Benveniste, on se souvient qu'en posant un *je* féminin, on aboutit à une possibilité plurielle de dialogue avec une autre *elle* et/ou un *il*. Le souci de l'autre en tant qu'autre et la reconnaissance de l'autre en soi-même sont au centre des théories postcoloniales, en particulier celles élaborées très tôt par Gayatri Chakravorti Spivak dans son article intitulé « Can the subaltern speak ? ». L'effet de traduction décrit par Godard ci-dessus risque en effet de réduire le sujet subalterne au silence et à l'invisibilité, précisément les conditions contre lesquelles se sont battues les féministes au Québec. Il est aussi remarquable que ces dernières aient été sensibles, par le truchement de leurs activités d'écriture et de traduction, au danger de se retrouver immédiatement traduites dans le logos anglais, masculin et colonial. Spivak (2012) avait averti les féministes anglophones de l'Occident contre un tel danger, à savoir de « s'attendre à ce que l'écriture féministe du monde entier soit conforme au même modèle idéologique et aisément traduite dans la langue de l'ordre colonial, soit l'anglais[22] » (Bertacco, 2003 : 241). Selon notre discussion, la réflexion menée par les féministes québécoises sur la traduction les ont empêchées de tomber dans le piège.

Dans *Les Damnés de la terre*, Frantz Fanon identifiait trois phases de libération dans la littérature des colonisés en voie de devenir des sujets postcoloniaux capables de créer une littérature nouvelle qui leur appartienne pleinement et d'établir une culture nationale :

> Dans une première phase, l'intellectuel colonisé prouve qu'il a assimilé la culture de l'occupant. […] Dans un deuxième temps le colonisé est ébranlé et décide de se souvenir. […] Enfin dans une troisième période, dite de combat, le colonisé, après avoir tenté de se perdre dans le peuple, de se perdre avec le peuple, va au contraire secouer le peuple. (Fanon : 207-208)

Fanon avait compris qu'une révolution intellectuelle implique une violence nécessaire pour détruire les structures du discours colonial et reprendre possession de sa propre langue et de son propre discours. Cet appel au combat

[22] « ...expect feminist writing from all over the world to conform to the same ideological pattern and to be easily translated into the language of colonial rule, English. » (cnt).

BDD-A23050 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.239 (2026-11-04 07:28:28 UTC)

se retrouve dans les stratégies d'écriture et de traduction développées par les féministes au Québec et, tout en provoquant l'accusation de « hijacking », constitue un des échos les plus importants entre les voix féministes et les voix postcoloniales. Rosemary Arrojo démontre en effet dans son étude des « théories orgasmiques de traduction », selon une expression quelque peu malheureuse de Bassnett, que cette dernière a mal interprété le point de vue des féministes au sujet de la violence : il ne s'agissait nullement de remettre en question l'aspect violent de l'acte de traduire, mais bien, comme le démontre Arrojo, de le mettre en œuvre dans l'assertion du sujet féminin. Arrojo rappelle aussi que ces stratégies sont semblables aux stratégies cannibales prônées dans *Verso, Reverso e Controverso* par le poète brésilien Augusto de Campos qui consistent à avaler et digérer les modèles coloniaux afin de produire un nouveau discours appartenant au sujet postcolonial (Arrojo, 1995 : 73). Bien qu'Arrojo mentionne seulement Augusto de Campos, la poétique de transcréation de son frère Haroldo et le cannibalisme exercent depuis longtemps leur influence en traductologie ainsi qu'en témoignent, entre autres, Else Ribeiro Pires Vieira (1999) et, plus récemment Odile Cisneros.

Ainsi, les voix féministes et les voix postcoloniales adhèrent à des principes qui relèvent au départ de procédés de ré-écriture : le sujet féminin/postcolonial prend d'abord conscience du carcan logocentrique du patriarcat/colonialisme, puis met au point des stratégies pour se libérer et se recréer lui-même, assumer sa position en tant que sujet du discours. Dans cette optique, la traduction est vue comme une stratégie de ré-écriture en soi, le passage pour le sujet traduisant d'une position secondaire à une prise de position égale en termes d'autorité et de pouvoir créateur. Les voix postcoloniales, on le sait, ont transformé ce procédé de réécriture en véritable thème avec la formule de Salman Rushdie, *The Empire Writes Back*, utilisée en 1989 pour le titre du manuel dirigé par Bill Ashcroft *et al.* et devenu aujourd'hui un classique. La pensée postcoloniale de Rushdie prend pour appui la traduction, non seulement dans sa célèbre exclamation, « ayant été transportés à travers le monde, nous sommes des hommes [sic] traduits[23] » (Rushdie, 1991 : 16), pour désigner les migrants, mais aussi en référence au genre d'écriture que les sujets postcoloniaux, en particulier les écrivains indiens anglophones, qui n'ont pas le choix de rejeter l'anglais, produisent. Ce double sens de l'acte traductif reflète aussi la conjugaison au sein même de l'acte traductif de l'activité de traduction au sens propre et de la traduction en tant que métaphore. Rushdie a en effet le mérite de ne pas séparer ces deux conceptions et d'éviter d'amplifier l'aspect métaphorique au point d'en oublier totalement la source, c'est-à-dire la *translation* d'un sujet-texte d'une culture à une autre, y compris d'une langue à une autre. Bien qu'il reconnaisse la nécessité pour l'écriture postcoloniale de se développer en anglais, donc la langue coloniale, il insiste sur la possibilité de se l'approprier afin de pouvoir la traduire, la moduler, la transformer selon les exigences du

[23] « ...having been borne across the world we are translated men... » (cnt).

BDD-A23050 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.239 (2026-11-04 07:28:28 UTC)

sujet de discours abrogeant le passé colonial et s'octroyant une autorité nouvelle, tout comme les écrivaines féministes l'ont fait au Québec.

Conclusion

Au terme de ce parcours des voix féministes et postcoloniales, nous constatons que la traduction n'est ni féminine ni masculine mais un genre de discours, comme l'écriture, et que ses agent/e/s prennent position et assument leur subjectivité et la responsabilité de leur texte. Les féministes québécoises et canadiennes ont accompli un énorme travail à une époque où les consciences se réveillaient par rapport aux effets du patriarcat et du colonialisme sur les populations dominées. Elles œuvraient dans un contexte précis mais non clos, se mettant à l'écoute d'autres féministes telles qu'Irigaray et Cixous, ou des féministes postcoloniales telles que Spivak, et en dialogue avec des écrivaines, traductrices et critiques anglophones du Canada et des États-Unis. Il reste pourtant encore beaucoup de travail à faire et il importe surtout de rester vigilantes et de continuer à remettre en question le logocentrisme dans nos pratiques d'écriture et de traduction. Von Flotow reconnaît que les stratégies utilisées par les traductrices féministes constituaient une étape importante dans ce combat, mais que les théories qui en ont découlé continuent à rendre les critiques, journalistes et enseignants conscients de l'importance de la traduction et « de l'influence qu'elle peut exercer sur les textes » (Alvira, 2010 : 286-287). Il est clair que parler de traduction féministe au 21^{e} siècle nous ramène forcément aux questions d'activisme social et culturel. Il s'agit là de notre motivation principale pour écrire cet article et pour le faire en français. En effet, nous ressentons une certaine urgence à revisiter l'immense question de la subjectivité féminine, car les féministes, et les femmes avec lesquelles elles sont solidaires, ne peuvent se permettre de tenir pour acquis les quelques progrès qui ont été faits dans le domaine des droits féminins et des conditions sociales et culturelles dans lesquelles elles vivent et travaillent. L'écho de leurs voix se fait entendre dans les voix postcoloniales et, ensemble, ces voix nous encouragent à poursuivre notre exploration des facteurs de genre, de classe et de race qui ont contribué à l'oppression des populations des anciennes colonies depuis des siècles et des facteurs, dont la traduction, qui ouvrent des possibilités de libération.

Bibliographie

Alvira, Nuria Brufau (2010) : « Interviewing Luise von Flotow: A New State of the Art ». *Quaderns* 17, pp. 283-292.

Arrojo, Rosemary (1995) : « Feminist, "Orgasmic" Theories of Translation and Their Contradictions ». *TradTerm* 2, pp. 67-75.

Ashcroft, Bill, Gareth Griffiths and Helen Tiffin (dir.) (1989) : *The Empire Writes Back : Theory and Practice in Post-Colonial Literature*. London, Routledge.

Austin, John Langshaw (1962; 1979) : *Quand dire c'est faire*, traduit par Gilles Lane. Paris, Seuil, Coll. Points.

BDD-A23050 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.239 (2026-11-04 07:28:28 UTC)

Bassnett, Susan (2014) : *Translation*. London/New York, Routledge.
Bassnett, Susan and Harish Trivedi (dir.) (1999) : *Post-Colonial Translation: Theory and Practice*. London/ New York, Routledge.
Bertacco, Simona (2003) : « The Canadian Feminists' Translation Project: Between Feminism and Postcolonialism ». *Linguistica Antverpiensia*, No 2, pp. 233-245.
Brossard, Nicole (1977) : *L'amèr ou le chapitre effrité : fiction théorique.* Montréal, Quinze.
Campos, Augusto de (1978) : *Verso, Reverso e Controverso*. São Paulo, Perspectiva.
Chamberlain, Lori (1988) : « The Metaphorics of Translation ». *Signs*, vol. 13, n° 3, pp. 456-472.
Cisneros, Odile (2012) : « From Isomorphism to Cannibalism: The Evolution of Haroldo de Campos's Concepts ». *TTR* 25.2, pp. 15-44.
Fanon, Frantz : *Les damnés de la terre*, http://classiques.uqac.ca/classiques/fanon_franz/damnes_de_la_terre/damnes_de_la_terre.pdf, Site internet consulté le 11 mai 2015.
Flotow, Luise von (2006) : « Feminism in Translation: The Canadian Factor ». *Quaderns* 13, pp. 11-20.
Flotow, Luise von (1991) : « Feminist Translation : Contexts, Practices and Theories ». *TTR: traduction, terminologie, rédaction*, vol. 4, n° 2, pp. 69-84.
Godard, Barbara (1991) : « Translating (With) the Speculum ». *TTR: traduction, terminologie, rédaction*, vol. 4, n° 2, pp. 85-121.
Godard, Barbara (1989) : « Theorizing Feminist Discourse/Translation ». *Tessera* 6, pp. 42-53.
Irigaray, Luce (1990) : *Je, tu, nous : pour une culture de la différence*. Paris, Éditions Grasset et Fasquelle.
Lotbinière-Harwood, Susanne de (1991) : *Re-belle et Infidèle Infidèle = The Body Bilingual*. Montréal, Éditions du Remue-Ménage.
Rushdie Salman (1991) : *Imaginary Homelands*. London, Granta Books.
Simon, Sherry (1996) : *Gender in Translation*. London and New York, Routledge.
Spivak, Gayatri Chakavorty (2012) : « The Politics of Translation », dans Lawrence Venuti (dir.), *The Translation Studies Reader*. London and New York, Routledge, pp. 312-330.
Spivak, Gayatri Chakavorty (1988) : « Can the Subaltern Speak? », dans Cary Nelson et Lawrence Grossberg (dir.), *Marxism and the Interpretation of Culture*. London, Macmillan, pp. 271-313.
Vieira, Else Ribeiro Pires (1999) : « Liberating Calibans: Reading of Antropofagia and Haroldo de Campos' Poetics of Transcreation », dans Susan Bassnett and Harish Trivedi (dir.), *Post-colonial Translation : Theory and Practice*. New York and London, Routledge, pp. 95-113.
Wheeler, Anne-Marie (2007) : « Issues of Translation in the Works of Nicole Brossard ». *The Yale Journal of Criticism*, 16.2, pp. 425-454.

BDD-A23050 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.239 (2026-11-04 07:28:28 UTC)